

Epitaphe

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 34

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215768>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 2.50

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 21 août 1920. — Armoiries
communales. — LO VILHIO DÈVESÀ : Le
grand chagrin d'un Savoyard (Emile D.). — Curieuse
coutume. — Suite de valse (J. M.). — Les champi-
gnons. — Stérile attente, suite (R. Molles). — Qui
veut un amoureux. — Echos valaisans. — FEUILLETON :
En rupture de ban (Ad. Villemard).

ARMOIRIES COMMUNALES



Chenaux. — Quoique Chenaux
ne soit qu'un hameau faisant partie
de la commune de Cully, nous
donnons ses armoiries, d'après un
sceau du XVIII^e siècle : une colombe
blanche, tenant un rameau vert
d'olivier dans son bec, sur un fond
bleu. On sait que Chenaux produit un excellent vin
de Lavaux, ce qui a donné l'idée à des bons vi-
vants de voir dans ces armes, qui sur le sceau sus-
dit sont surmontées d'un cimier représentant un
bonhomme portant une coupe, une double analogie
entre ce dernier et le patriarche Noé, amateur
de bons crus, et entre la colombe de l'arche et celle
qui figure dans les armes qui nous occupent ! Se
non à vero....

* * *



Chevroux. — Les armes de ce
village du Cercle de Grandcour
sont parlantes. On peut les voir sur
une pierre sculptée du XVIII^e siècle,
encastrée dans le mur de l'église. Elles représentent une chèvre
noire, dressée sur ses pieds de der-
rière se détachant sur un fond blanc.

* * *



Cossonay est divisée verticale-
ment en deux : bleu et blanc. Cet
écu se voit sur un sceau en argent
donné à la ville de Cossonay en
1697 par Fs Charrière, officier aux
services de France et d'Angle-
terre.

Epitaphe. — Dans un de nos cimetières, on lit l'é-
pitaphe suivante :

J'étais bien,
Je voulais être mieux ;
Je pris médecine
Et me voici !

Pour la forme. — Un étranger qui se rendait à
Echallens par le train, à la vue de l'Asile de Cery
demande à un voisin ce qu'est ce bâtiment.

— Ça, mossieu, eh ! bien c'est la maison des fous.
— Vraiment ! Mais c'est bien grand pour un petit
pays. Il y a donc bien des fous ici ?
— Oh ! voilà ; vous comprenez on y en met quel-
ques-uns pour faire croire que les autres ne le sont
pas.



LE GRAND CHAGRIN D'UN SAVOYARD

DEIN son dzouveno tein, lo grand Fanfoué
vegnâ ti lè z'ans dâ son velâzdo sa-
voyard po fère lè vegnè pè la Couâta. L'irè
bon travaillèu, mâ l'avâi lè tieu rudo chè, rein ne
lâi fasâi pedî que l'ardzein que faillâi saillî dau
porta-mouniâ.

Quand se fut mariâ, ie dit, on dzo, à sa fenna :

— Attiuta, Madeline, no fô dâi caïon, et n'è n'è
jamè vu atant qu'à Mordze. L'è demicro, la fère
dau saillî-frou et; ei dzo l'eïn a oncora bin mè que
dè coutouma : dâi gro, dâi petit, dâi bliian, dâi
fouma, dzouhiamè dâi rodzo, dâi mo poétus, dâi
refregnu, dâi cliiau à grochè quuvè, te pori choisi
à ton plliési. Se te vaou n'audri lè; mâ po ne pas
fère dâi frè, no preindri onna liquietta. On lâi bé-
léra la tièsse auo mâite, et poui ne minéri oncora
lè z'eïnfant avoué no. Deïns on sara ti ein famille,
po allâ et po reveni.

— Su bin d'accò, se repond la Madeline, câ s'arè
curiausa dè passa on iadzo la granta gohlè, et dè
vère cliiau Vaudois; on dit que sant tant galés
d'eïnveron onna botolhie !

Deïn ci teïn, dan, avant la granta fresenaïe, n'é-
tâi pas question d'espion et dè bochéviki; n'avâi
pas faulta dè passepo et dè sè fère potraï¹ po passâ
dè France ein Suisse, assein noutrè cò furant-te
vito decidâ. L'arrevant dan à Mordze, io fant martzi
po dou galé bétion. Pu, s'eïn vont vaire la vela, at-
zelâ dau bescoumo po lè z'eïnfant et, fenalamente
s'eïn durant aô café, tzi l'ami Césâ, io la Madeline
pu s'assurâ que lâi avâi ique dâi Vaudois autentico.

Mâ tandu to ci trafi, lo teïn s'étâi gatâ, sebin que
noutrè dzeïn n'urât que quoite dè tzerdzi laou bé-
tion su la liquietta et dè vito felâ. L'étâi lo momet :
a péna aô mâite daou lè, la vaudare étâi se forta,
que le pouro Fanfoué n'eïn étâi pequa maîtrè. Lè
bétion cicliavant, lè z'eïnfant pllioravant et la
fenna appelâvè aô séco. Tot dau coup, cra ! la
barquietta viré fond su fond ! L'homme, que savâi
nadzi, put atterri, mâ lo lè avâi gardâ tot lo resto.
Lè ceïn qu'étâi tristo ! Eh bin, quand lâi dzeïn ant
su l'affère et que lâi bouné z'amè sè lameintâvant
su lo sô dè la fenna et dâi z'eïnfant, lo grand Fan-
foué laou desâi oncora (l'étâi tant grepin) !

— N'è rein cè : les fennè, on n'âi retrâuvé, l'eïn
n'a tant qu'on vâou : lè z'eïnfant, ie sè adî lè fère;
mâ l'è lè caïon que regretto, mè faudra ein zretâ,
mâ, mè bourlâi que retorno à Mordze !

Emile D.

CURIEUSE COUTUME

NOUS recevons de Langnau la lettre que
voici :

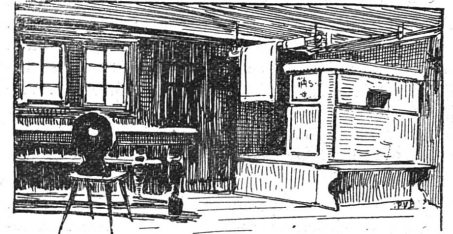
« Il existe dans quelques hameaux rec-
culés de l'Emmenthal une singulière coutume :

» Lorsqu'une personne décède, on la lave so-
igneusement avec un grand linge blanc. Une fois

¹ Photographier.

cette opération terminée, on plie le linge en deux
et on en entoure le tronc d'un pommier de pommes
douces. On laisse le linge se pourrir sur l'arbre
même, et l'on dit que lorsque sa décomposition est
complète il en est de même du cadavre mis en
terre. Peut-être est-ce exact, mais cette coutume ne
m'en paraît pas moins peu poétique !

» On me dit qu'elle existe aussi dans la contrée
de Morat. Mais personne ne peut m'en expliquer
l'origine. *Un lecteur.*



SUITE DE VALSES

ETAIT une histoire lamentable, un de ces
sombres drames qu'a créés le cinéma,
qui ne connaît pas l'impossible et dont
rien n'entrave, dans sa réalisation, la fantaisie,
trop souvent macabre.

Pendant que sur l'écran, devant la foule des
spectateurs attentifs et anxieux, se succédaient les
scènes les plus terrifiantes, un petit orchestre, com-
plice indispensable du film, jouait inconsciemment
une suite de valse. On ne l'écouait guère, le petit
orchestre, on l'entendait seulement. Mais s'il n'eût
pas été là, il aurait manqué quelque chose au spec-
tacle.

C'était une histoire lamentable. Elle se passait
en Amérique.

Il y avait une fois un bon vieux médecin, appa-
remment retiré des affaires. Son aimable visage
était gracieusement encadré de longs cheveux gri-
sonnants et bouclés. Le bon esculape avait une fille
adorable, qui faisait toute la joie de son père. Elle
venait de quitter le pensionnat et, déjà, n'attendait
plus, dans sa candeur naïve, comme on dit, que le
prince Charmant qui, à deux genoux et les yeux
suppliants, solliciterait la faveur insigne d'unir son
sort au sien.

Il ne tarda pas, le prince Charmant. A peine la
jeune fille était-elle rentrée au bercail, que les sou-
pirs d'un prétendant s'exhalaient sous les fenêtres
de la belle. C'était un ami d'enfance; ils avaient
joué ensemble et gardé l'un pour l'autre une bonne
affection. Mais tandis que chez l'ami cette affec-
tion d'enfance avait, aux doux effluves de l'ado-
lescence, mué en une ardente passion, chez l'amie,
elle était restée ce qu'elle était au début : une sim-
ple et bonne amitié. Cela pouvait peut-être suffire
à faire le bonheur d'un foyer : On ne le croit pas
à vingt ans; on veut plus; on est exigeant.

Donc, l'ami d'enfance fut cruellement éconduit.
Du reste, il eut bien vite un concurrent sérieux, un
beau gentleman, dont l'immense fortune autorisait
tous les rêves fous qui éclosent dans le cerveau
d'une jeune fille en désir de mariage. Il l'emporta.
Et l'ami d'enfance, abandonné, dédaigné, n'eut plus
qu'à aller promener, dans les sentiers déserts des
grands parcs, son dépit et ses larmes, aux accords